

d'une littérature insipide et fade, il déclanche une offensive contre tout ce qui n'est pas écrit en français, et suivi d'Oscar Dunn, Hubert Larue, Tardivel, Fréchette et Lusignan, il entreprend une guerre sans merci pour la révéndication des droits sacrés de notre langue. Pour sa part, il publie les articles intitulés "*Anglicismes et canadianismes*", où il fait ressortir toute l'inconséquence d'employer comme français l'expression anglaise, alors que notre langue, si riche de mots, nous offre l'opportunité d'exprimer si élégamment toutes nos pensées.

Il s'efforce dans des conférences publiques à inculquer à ses auditeurs le goût de l'effort et du travail, à embaucher tous ceux qui ont des aptitudes pour faire partie de la croisade qu'il a entreprise afin de conserver à notre langue toute sa pureté et sa richesse. Semence féconde, je n'en ai aucun doute, et qui a aidé puissamment à rendre notre langue ce qu'elle est aujourd'hui.

Ce travail d'épuration n'était pas assez pour l'activité de Buies. Depuis 1862, il collabore à plusieurs journaux, mais c'est en 1871, qu'il aborde un genre nouveau en introduisant la chronique au Canada. Il excelle en ce genre, il en est le Maître incontesté. Spirituel, mordant quelquefois, la sallie ne lui fait jamais défaut. C'est surtout dans ses chroniques écrites sur les plages, tantôt à la Malbaie, tantôt à Kamouraska ou à Rimouski, qu'on peut le mieux juger, le mieux goûter (en ce genre.)

Si la plupart du temps, il provoque le rire dans ses chroniques, n'en concluons pas qu'il est de sa nature jovial et gai, bien au contraire; il a un fond de tristesse, son rire apparent n'est, le plus souvent, qu'un rire de façade, qui cache des sanglots comprimés.

Cette partie de l'œuvre de notre écrivain étant la plus connue qu'il me soit permis de la passer rapidement, attirant, cependant, votre attention sur les chroniques, qui, pour moi, sont de ses meilleures, et révèlent bien l'âme de leur auteur, intitulées "*Despérance*" et "*Chroniques d'outre-tombe*", et de dire avec Rossel, dans sa "*Littérature française hors de France*" qu'aucun des représentants de la Presse contemporaine au Canada n'égalait Arthur Buies pour le mordant, la saveur, l'entrain, la fougue du polémiste et du moraliste. "Dans une littérature un peu fade, en somme, et fort timide, M. Buies à l'air d'un capitaine égaré en un troupeau de pensionnaires". "Quelle verdure de style et de satire", dit-il plus loin.

Mesdames, Messieurs, depuis 1850, un grand malaise se faisait sentir dans toute la province française de Québec, un courant migratoire vers les Etats-Unis se faisait de plus en plus considérable, allant s'accroissant sans cesse, avec les années, jusqu'au point d'émouvoir les gens soucieux de l'avenir du pays. On s'efforçait de découvrir les raisons immédiates et cet exode, on voulait en connaître les causes afin d'y apporter si possible le remède approprié, afin de conserver à notre nationalité cette sève qui lui était, pourtant, si nécessaire. On constata bien que de riches spéculateurs s'étaient fait concéder d'immenses réserves dans notre domaine forestier, qu'ils s'emparaient des richesses mais ne souciaient pas de procurer aux colons les moyens de subsistance. Spéculateurs sans pitié, bien souvent, qui se servaient du colon comme d'un instrument pour s'enrichir, d'un moyen pour augmenter leur fortune, rien de plus. Ce qu'ils voulaient du colon, c'est le travail que ce dernier faisait pour eux; que leur importait son bien-être, son avenir? De chemins de communications, le défricheur n'en avait aucun de praticable, et isolé, il se voyait privé de tout moyen de transport pour écouler ses produits, pour sortir et transporter son bois. Sans secours de personne, sans appui morale, se voyant délaissé, le découragement le prenait et il gagnait le chemin des Etats-Unis.

Triste exode qui allait s'accroissant de jour en jour, où les enfants du sol n'ayant que le tort d'être nés les premiers, dans une famille trop nombreuse, s'expatriaient et gagnaient l'exil volontaire dans l'espérance de se créer, à l'ombre du drapeau étoilé, le foyer, le chez-soi.

Il n'y avait pas de système de colonisation raisonné, régulier, méthodique; on ne savait pas mettre un frein aux prétentions outrées des accapareurs, et notre sol, riche, bien riche pourtant, semblait refuser le pain quotidien.

Il appartenait au curé Labelle de concevoir un projet de colonisation adapté aux circonstances, si vaste qu'il tenait presque du rêve. Il appartenait à cet apôtre de proclamer la devise: "Le Nord, boulevard de la race française sur ce sol d'Amérique"; afin d'enrayer la désertion du sol natal et de contrebalancer l'influence considérable de l'émigration allemande, slave, danoise, dans les vastes plaines de l'ouest canadien. Fort de son grand amour pour sa chère province, il veut d'abord garder ici ses compatriotes en les attirant dans les contrées inhabitées et que l'on croyait inhabitables, dans ces immenses forêts au nord du comté de Terrebonne jusqu'à l'Outaouais; et pour contrebalancer l'influence de l'émigration intense qui se faisait dans l'ouest canadien, immigration qui s'accroissant dans les circonstances, devenait une menace pour la survivance de la race canadienne française et catholique sur ce sol d'Amérique, il ouvre les yeux à son tour vers l'Europe, afin qu'elle lui vienne en aide dans son entreprise; il fait appel à son illustre et savant ami, Onésime Réclus, le grand géographe, afin qu'il le seconde de sa science et de sa longue expérience; qu'il lui fournisse les renseignements précis pour faire de son œuvre un succès. Il lui faut des individus de nos croyances, aptes à se fondre dans notre nationalité, pour que de ce tout puisse sortir une race forte et prospère, à tendance et à aspirations uniques. Il lui faut connaître les terres les plus propices afin de ne pas décourager le défricheur à ses débuts. Réclus, dans des pages et des pages, renseigne, encourage et incite son ami, le grand apôtre du Nord.

Le meilleur enseignement, celui qui porte le plus de fruits est l'exemple donné. Le curé Labelle paie de sa personne; il se met à la tête du colon, la hache à la main, il fait et aide à faire cette trouée à travers la forêt à la conquête du sol, où naitront sous peu des villages et des villes prospères.

A l'apôtre du sol il manquait quelqu'un. Sa voix, bien forte cependant, ne pouvait pas se faire entendre aussi loin que son cœur le voulait, il ne pouvait pas crier assez fort cet amour qui le consumait pour la terre canadienne, les défricheurs ne venaient pas assez vite, au gré de ses désirs; le son de la pauvre petite cloche de la chapelle perdue dans les montagnes appelait bien le colon aux heures de la prière, mais se perdait dans les vallons voisins. L'élan du curé Labelle ne pourrait se borner, il lui fallait à ses côtés le publiciste épris du même idéal, du même amour; il fit appel à Buies; à Buies qui à l'âge de seize ans, en 1856, écrivait de Dublin, à sa tante "Me voilà lancé seul au milieu d'un monde vaste et inconnu, je ne crains pas de m'y égarer; car j'ai confiance dans mes destinés; je crois que c'est la Providence qui m'y a appelé pour jouer quelque rôle futur, pour remplir un vide dans le monde"; à Buies, qui de Paris, à l'âge de dix-huit ans, disait à sa sœur qu'il fallait au Canada former une littérature nationale, "adaptée aux habitudes, aux tendances des habitants cachet des lieux"; et Buies répond à L'appel, il emboîte le pas et continuera, le prêtre colonisateur disparu, l'œuvre commencé pour lui-même remettre à d'autres, la mort venue, la hache du pionnier.

Il avait écrit des chroniques, la plupart pour amuser, pour faire rire, pour se distraire, peut-être pour déverser le trop plein de sa verve intarissable, mais surtout comme gagne-pain; maintenant, il comprend la mission plus noble qu'il doit remplir et au cri du curé Labelle "Le Nord, boulevard de la race française sur ce sol d'Amérique; Buies répondra: "Toute considération doit s'incliner devant la question de race; qu'il faut coloniser et nous répandre comme une marée montante dans l'est de l'Amérique Britannique afin de contre-balancer l'ouest colossal où se déverse déjà l'élément anglais de nos cantons ruraux et une grande partie de celui d'Ontario même;

De Gaspé à l'Outaouais, dans les forêts de l'Est, de l'Ouest